

Le roman de
Madeline
de Verchères

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Laberge, Rosette

Le roman de Madeleine de Verchères

Sommaire : t. 1. La passion de Magdelon –

t. 2. Sur le chemin de la justice.

ISBN 978-2-89585-015-1 (v. 1)

ISBN 978-2-89585-028-1 (v. 2)

1. Verchères, Madeleine de, 1678-1747 - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre. II. Titre : La passion de Magdelon.

III. Titre : Sur le chemin de la justice.

PS8623.A24R65 2009 C843'.6 C2009-941074-5

PS9623.A24R65 2009

© 2010 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Le poème *La chute* a été écrit par Claire Laberge.

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairiequebec.fr

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ROSETTE LABERGE

Le roman de
**Madeline
de Verchères**

TOME 2
SUR LE CHEMIN DE LA JUSTICE


LES ÉDITEURS RÉUNIS

À ma merveilleuse amie Marina.

Chapitre 1

Janvier 1720

— Poussez, Magdelon, vous y êtes presque ! encourage Lucie. Poussez plus fort, je vois sa tête.

C'est dans un effort suprême que Magdelon expulse l'enfant de son ventre.

— C'est un beau gros garçon ! s'écrie Lucie. Je vais l'envelopper dans une couverture avant de vous le donner.

— Déposez-le dans son berceau, se dépêche de dire Magdelon d'un ton neutre. Je n'ai plus de forces et j'aurai bien le temps de le prendre plus tard.

— Allons, Magdelon, ne me dites pas que vous n'avez pas hâte de le voir. Il a l'air d'un petit ange avec ses grands yeux bleus. Regardez, ajoute Lucie en déposant l'enfant dans les bras de sa mère sans prêter attention au peu d'enthousiasme de celle-ci. Je vais chercher une bassine d'eau chaude et je reviens faire sa toilette. Ensuite, je m'occuperai de vous.

Lorsque Lucie revient, Magdelon n'a toujours pas jeté un coup d'œil à son fils. Le regard vide, elle fixe la croix de bois suspendue au mur en face d'elle.

— Comment allez-vous appeler votre bébé ? demande Lucie d'une voix enjouée en prenant l'enfant.

— Je ne sais pas, répond nonchalamment Magdelon en haussant les épaules. Je n'y ai pas encore pensé.

— Vous n'êtes pas sérieuse ? Moi, dès que je savais que j'étais enceinte, je choisissais un prénom pour une fille et un autre pour un garçon.

— Avez-vous un prénom à me suggérer ? interroge Magdelon pour couper court à la conversation.

— Bien sûr ! Si Thomas et moi avions eu un garçon, nous l'aurions appelé Jean Baptiste Léon. Aimez-vous cela ?

— Oui, dit Magdelon sans grande conviction. Vous êtes certaine que ça ne vous dérange pas si je vous emprunte ce prénom ?

— Pas le moins du monde. À mon âge, je crois bien que je n'aurai plus d'enfant. Et si, par bonheur, je tombais enceinte, nous trouverions un autre nom.

Magdelon ferme les yeux. Elle a l'impression de s'enfoncer dans un gouffre sans fond. Au moins, tant qu'elle portait l'enfant, elle n'était pas obligée de le prendre. Il lui arrivait même d'oublier jusqu'à son existence, sauf quand il se mettait à la rouer de coups de pied. Chaque fois, cela durait un bon moment. Elle faisait alors n'importe quoi pour s'occuper l'esprit et surtout pour être bien certaine de rester de glace devant ces manifestations qui, à ses quatre grossesses précédentes, la rendaient folle de joie.

Depuis le début de sa grossesse, il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'elle se demande pourquoi il a fallu qu'elle tombe enceinte. « Une fois, une seule fois, et me voilà avec un bébé sur les bras... Comme si je n'étais pas déjà assez occupée. Ce n'est pas juste. C'est Marie-Madeleine qui aurait dû vivre, pas lui. Jamais je ne l'aimerai. » Elle a tout fait pour le perdre, tout, mais il a résisté. Elle sentait cette nouvelle vie s'accrocher à elle, comme la gale sur le pauvre monde. Elle était si désespérée qu'elle a même prié, promettant monts et merveilles à Dieu s'il la libérait de son fardeau. Évidemment, Dieu n'a accédé à aucune de ses demandes. Ça lui apprendra à perdre son temps à prier, à allumer des lampions et à se forcer à écouter le sermon du curé dimanche après dimanche.

Et voilà qu'aujourd'hui son supplice des derniers mois dort à poings fermés à quelques pas d'elle. Juste entendre respirer le bébé lui donne froid dans le dos. «Je pourrais l'étouffer, songe-t-elle, le regard noir. Ce ne serait pas le premier nourrisson à mourir dans son sommeil.»

Depuis le jour où Pierre-Thomas l'a engrossée, elle lui a interdit de la toucher, ce qu'il a respecté. Elle sait très bien qu'il prend son plaisir ailleurs, mais cela lui importe peu. De toute façon, ce n'est pas d'hier qu'il la trompe. Elle en a fait son deuil depuis belle lurette : leur mariage en est un de raison. Et au moins, maintenant, il ne peut pas s'en prendre aux domestiques, pas plus qu'aux esclaves. Jamais il n'oserait toucher à Louise. Et si par malheur il s'y risquait, il trouverait Jacques sur son chemin. Quant aux esclaves, Magdelon répète à Pierre-Thomas chaque fois qu'elle en a l'occasion ou qu'il lui offre d'en amener une au manoir pour aider Louise et Jacques : «N'y pensez même pas. Tant que je serai de ce monde, pas une seule esclave ne franchira le seuil de cette porte.» Avec le temps, Pierre-Thomas s'est finalement résigné à vivre sans esclave au manoir... enfin jusqu'à ce jour. Il arrive à Magdelon de penser que son mari a fort probablement au moins une esclave à Québec. Mais moins elle en sait là-dessus, mieux elle se porte.

Les derniers mois ont été les plus pénibles de sa vie. Chaque fois que Pierre-Thomas daignait se pointer au manoir, elle avait envie de le griffer, alors que lui ne perdait pas une occasion de prendre des nouvelles de sa grossesse :

— Je trouve que vous n'avez pas bonne mine. Vous êtes certaine que tout va bien ?

Chaque fois, elle répondait par un demi-sourire puis tournait les talons, prétextant un travail urgent à terminer. Il valait mieux qu'elle se taise ; ses paroles auraient certainement dépassé sa pensée. Sa relation avec Pierre-Thomas est déjà assez tiède pour ne pas élargir davantage le fossé qui existe entre eux deux. Le plaisir passager que lui procurerait sa sortie ne vaut pas tous les désagréments que cela lui apporterait en

échange. Jusqu'à maintenant, son mari respecte ses exigences de ne pas la toucher, il vaut donc mieux ne pas conjurer le sort. Elle peut bien pratiquer la contraception avec Antoine, et c'est ce qu'elle fait, mais elle serait bien mal vue d'en faire autant avec Pierre-Thomas. Comme elle peut encore tomber enceinte, elle ne doit pas jouer avec le feu.

* * *

Le lendemain, aussitôt réveillée, Magdelon reprend le fil de ses pensées. Elle sursaute quand elle entend la voix de Catherine :

— Ah, il est vraiment adorable, il a l'air d'un petit ange ! As-tu vu ses yeux ? Ils sont aussi bleus qu'un ciel d'été. Ma belle-mère m'a dit que tu avais accouché aussi facilement qu'une chatte. Tu en as de la chance ! Moi, je tremble de tout mon corps plus l'accouchement approche. Il n'y a rien qui me fasse plus peur que de mourir en couches comme Anne. Si une telle chose m'arrivait, je pense que Charles n'y survivrait pas. Ce n'est pas pour me donner de l'importance, mais penses-y un peu. Perdre sa femme en couches, c'est ce qui peut arriver de pire à un homme. Bon, assez parlé ! Et toi, comment vas-tu ? Es-tu contente que ce soit un garçon ?

Voyant que Magdelon ne l'écoute pas, Catherine prend doucement sa sœur par les épaules.

— Magdelon, écoute-moi bien, dit Catherine d'un ton autoritaire. Je t'avertis, je ne te laisserai pas sombrer dans une autre dépression. Ça fait des mois que tu fais tout pour te couper de ton bébé, mais aujourd'hui c'est assez ! Que ça te plaise ou non, il est là pour rester. Il ne t'a rien fait cet enfant, il ne mérite pas que tu le traites comme un moins que rien. Et il y en a trois autres qui comptent sur toi. Regarde-moi.

Magdelon met quelques secondes à obtempérer. Quand elle se décide enfin, elle souffle :

— J'ai peur... de ne pas être une bonne mère pour lui. J'ai peur de ne pas être capable de l'aimer.

— Ne t'inquiète pas pour cela. Tu te fais la vie dure, ma sœur, soupire Catherine. C'est un tout petit être innocent. Je l'ai à peine regardé et je l'aime déjà.

— Je l'ai toujours dit : tu es bien meilleure que moi. Mais la situation n'est pas simple. Et je suis tellement en colère contre Pierre-Thomas que je ne sais pas si je pourrai lui pardonner un jour. Depuis ce fameux soir, j'ai une boule dans la poitrine qui m'étouffe jour et nuit.

— Il va pourtant falloir que tu trouves une solution. Tu ne peux pas rester ainsi toute ta vie. Quoi que tu fasses, tu ne réussiras pas à changer Pierre-Thomas. Il te donnera sûrement d'autres raisons de lui en vouloir, j'en mettrais ma tête à couper. La seule personne que tu punis, c'est toi. Et je peux me tromper, mais d'après moi ton valeureux mari n'a même pas remarqué que tu es fâchée après lui. Et s'il l'a remarqué, il s'en fout. Les humeurs de femme, c'est le cadet de ses soucis, tu le sais autant que moi.

— Il va falloir que tu m'aides, dit Magdelon en prenant la main de sa sœur.

— Tu peux compter sur moi. Je suis prête à venir te secouer les puces chaque matin s'il le faut. En échange, tu devras tout faire pour m'éviter de souffrir quand j'accoucherai.

— Tu es enceinte ? s'exclame Magdelon bien malgré elle. C'est pour quand ?

— Si j'ai bien calculé, je devrais accoucher au début du mois d'août. Je suis si contente, et Charles aussi !

— Félicitations ! dit Magdelon en serrant Catherine dans ses bras.

Quand Catherine se libère de l'étreinte, elle va prendre le bébé dans son berceau et revient aux côtés de sa sœur.

— Tu n'es pas obligée de l'aimer d'un seul coup. Commence par le regarder, caresse-le, parle-lui doucement. Explique-lui ce

qui est arrivé, ça te fera du bien. Tiens, prends-le. Tu as vu ses yeux ? Jamais je n'en ai vu d'aussi bleus.

Magdelon reste sans voix. Elle tient son bébé dans ses bras et, sans vraiment s'en rendre compte, elle passe une main sur tout le petit corps, comme si elle voulait s'assurer qu'il ne lui manque rien. Elle caresse ensuite la petite tête dans un doux mouvement de va-et-vient. Un grand frisson la parcourt des pieds à la tête. Il a la peau si douce. Comment a-t-elle pu oublier cela ? Comment a-t-elle cru pouvoir s'en priver ? Elle continue à cajoler le nouveau-né. Catherine l'observe, un sourire aux lèvres. Au bout de quelques minutes, Magdelon plante enfin son regard dans celui de son fils. C'est alors que se produit un phénomène très spécial : d'un seul coup, elle a été libérée de toute la rage qu'elle nourrissait envers son bébé. Elle se sent aussi légère qu'une plume au vent. Dans de tels moments, elle regrette amèrement d'être incapable de verser la moindre larme.

Catherine a raison. Son fils n'a pas à payer pour les erreurs de son père. Elle pourra même continuer à en vouloir à Pierre-Thomas tant et aussi longtemps qu'elle le voudra. Elle y réfléchira. En décidant de plonger son regard dans celui de l'enfant, Magdelon savait qu'elle ne résisterait pas longtemps. C'est le dernier enfant qu'elle aura, autant en profiter totalement.

— Tu as raison, dit Magdelon. Il a de très beaux yeux. Maintenant, je sais que je serai une bonne mère pour lui, ne t'inquiète pas. Par contre, je ne te promets pas que j'arrêterai d'en vouloir à Pierre-Thomas.

— Je ne suis pas tellement inquiète pour ton mari. Il est capable de se défendre, mais pas ton fils. Jure-moi de m'avertir si ça ne va pas avec le petit.

— Rassure-toi, tout va bien aller. Tu me connais, j'ai la tête dure quand je décide quelque chose.

— Oui, j'en ai une petite idée ! plaisante Catherine. Ma belle-mère m'a dit qu'elle t'avait suggéré un nom. Veux-tu lui en donner un toi-même maintenant ?

— Non, je trouve que Jean Baptiste Léon lui va parfaitement.

— Que dirais-tu si j'allais chercher les enfants ? Quand je suis arrivée, ils étaient fort impatients de voir leur nouveau petit frère.

— Va les chercher.

* * *

Quand Lucie vient rendre visite à Magdelon le lendemain matin, c'est une nouvelle femme qui la salue. Confortablement installée dans son lit, son fils dans les bras, Magdelon sourit à pleines dents.

— Entrez, Lucie. Approchez. Regardez, il a l'air d'un ange.

— Je vous l'ai dit hier, mais je suis contente que vous me croyiez maintenant.

Les deux femmes éclatent d'un rire tellement clair que le bébé se réveille en sursaut. Ses pleurs sont si stridents que toute la maisonnée accoure, chacun y allant d'une petite caresse sur la tête du nourrisson au passage. Dès que le bébé se rendort, la chambre se vide aussi vite qu'elle s'était remplie. Heureuse, Magdelon discute encore un moment avec Lucie avant de sombrer dans un sommeil profond.

Jean Baptiste Léon devra attendre plus d'une semaine avant de faire la connaissance de son père.